

Calepins bleus (Tps)

Témoins secrets

Pythagoriques

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

23 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph , Calepins bleus (Tps) ; Témoins secrets ; Pythagoriques, 1933-05-01 ; 1935-01-14.

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2061>

Description & analyse

Éditeur(s) de la fiche Resztak, Karolina

Révision Jar Luce, Xavier (16-07-2015)

Informations générales

Langue Français

Cote

- NUM PRO TAP CALEPINS 1933 1935
- TP.CABL

Nature du document Tapuscrit

Collation 23 feuillets tapuscrits 21x27, épinglés, 1933 5/1 à 14 janvier 1935, signé

JJR

Localisation du document Fonds Rabearivelo,
Institut Français,

14 avenue de l'Indépendance,
101 Antananarivo
Madagascar

Présentation

Date

- [1933-05-01](#)
- [1935-01-14](#)

GenreCarnet / Cahier

Mentions légalesConsultable sur internet. Copie et impression interdites.

Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo.

Contact : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 16/12/2014 Dernière modification le 01/09/2022

Et je continuai à pomper... Cela ne prit pourtant pas ! mais ce ne fut qu'au bout d'une heure d'efforts fous que je m'en aperçus - comme de ma propre idiotie, de ma propre folie de vouloir lutter contre la mort et les faits accomplis !

L'évidence... la terrible, l'épouvante évidence !

Je courbai la tête mais tins haut le coeur. Je me mis à écrire - en premier, à Paula (et à son mari) dont le nom n'avait pas quitté la bouche, comme on dirait dans ma langue, de la chère petite... Puis à Ramâlijaona, puis à tous.

Je préparai le texte du faire-part au bout duquel je pris la décision de citer le grand Baudelaire.

Recours, consolation de l'Art...

Cette épigraphe, c'est un quatrain de Bénédiction, le 15ème celui là même qui me servira, quand arrivera mon tour, avec quelques autres vers du même morceau (les 16è et 17è strophes).

J'aurais, en vérité, préféré donner quelque chose de Phares. Ceux-ci par exemple :

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les coeurs mortels un divin opium ;
... Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !
... C'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité...

Mais c'eût été "me séparer" de mon enfant. Je m'en suis dissuadé.

Ame en peine - cela dit sans aucune littérature - je sortis avant 5 heures du matin. Je vis avec indifférence le réveil, la

Vrai ! Sans un peu d'amour qui m'attache à tel visage -
auquel il faudrait d'abord, hélas ! donner un sourire - sans
ces liens de chair et de sang, et encore, ceci est dû profes-
sionnel (ça peut-il avoir un sens, celui que je lui donne ?
sans ce quelque chose de presque pédéraste que je professe à
l'encre de mon Oeuvre qui ne sera jamais achevée, achevée,
et qui abordera les siècles futurs - décapités comme la Victoire
de Samothrace ... sans ceci qui est humain, -trop humain -,
et sans cela qui est spirituel, -trop spirituel -, il y a
vraiment beau temps que mon corps aurait nourri les racines
de quelques herbes sombres et mon sang rendu plus rouge tel
bloc de notre latérite !

Et la lutte contre l'Ange m'apparaît plus jacobienne que
jamais !

Au moins finir en Jacob...

Jean-Joseph RABEARIVELO

découvert au pays des Lettres.

C'est un kabyle qui écrit dans la langue de Ronsard.

J'ai lu et relu de lui un recueil substantiel : Cendres. J'y ai pris un bien grand plaisir. Mais, et je le "crie" dans ma lettre à Guibert, Arouche doit et se doit de rester Kabyle - du moins, pour après la vie. Autrement dit... mais je pense avec effroi à la dédicace qu'il a faite de son tryptique à la MORT.

Je lui crie donc que c'est déjà bien assez que nous allons vers le Conquérant avec la "maladie" de notre Intelligence pour que, lorsque nous serons rendus à la Terre, nous offrions encore notre NEANT à l'Occident...

N'écouterait-il ?

Il est vrai qu'il est, paraît-il, chrétien, chrétien fervent... que, ^{dès} lors, pour lui, le corps mortel ne compte pas et peut aller s'anéantir n'importe où. Que seule l'Âme importe.

Non, ô ami inconnu mais si près de mon cœur ! Non ! Ne donnons que nos CHANTS à l'étranger ^{et} notre SANG aussi s'il le faut à mais pas le reste que nous devons à la RACE, à la TERRE, aux MORTS...

C'est encore là, peut-être, un enseignement étranger (voyons Barrès). Mais comme il répond aux traditions humaines de partout...

14 janvier 1935

La furieuse envie que j'ai, depuis le jour dit de l'an, de tout foutre par terre - et, naturellement, de me glisser moi-même dessous !

fût toi sans pouvoir, sans devoir être toi !

Et maintenant, je te cherche encore dans cette maison que tu n'avais pas connue mais où tant de livres jadis caressés par tes doigts continuent à penser silencieusement.

Je te cherche encore. Ô mon enfant ! Mais je ne te retrouverai certainement pas avant que mes paupières brûlantes cèdent et que, calmé par le sommeil, mon cœur cesse de battre si vite !

31 juillet

N'ai pu répondre qu'hier à la longue et belle lettre de Guibert. 4 pages compactes, moins nerveuses, moins éclusives, que celles que j'ai coutume d'envoyer à ce cher poète...

Je m'y suis ouvert complètement. Dans la mesure du possible et de la... mesure.

Me rappelle maintenant seulement qu'un mot est impropre dans cette lettre toute spontanée. Un verbe pour un autre : disseminer au lieu de dispenser. Les guillemets dont, je me le rappelle, je l'ai encadré, ne sont pas du tout suffisants pour le faire passer !

Ai surtout parlé de poésie dans ces deux grandes feuilles roses. Et, ma foi, de quelle autre chose aurais-je ^{pu} traquer avec cet ami de grand/avenir - mais aussi, déjà, jouissant de quel éclatant présent !

Je l'entretenais d'un projet que je lui avais déjà suggéré dans une précédente. A savoir, une anthologie où se trouveraient réunis les meilleurs poètes étrangers de langue française : Supervieille, Millosz, etc, - les "jeunes" aussi.

Egalement de Jean Amrouche que, l'un des premiers, il a

lourd et l'âme triste, les meilleures choses sont, hélas ! sans goût et sans ligne.)

A l'heure que j'écris, et depuis un certain moment déjà, un voisin s'égosille à chanter tandis que se perdent dans l'air les folles notes d'une guitare pincée sans doute par les doigts galvanisés abusivement par quelque mauvais alcool.

Et de partout, ce n'est que fumet de viandes grasses et piailllements de gosses heureux...

Moi, je pense à deux Absentes, l'une et l'autre chères à mon cœur.

De la première, j'ai déjà assez longuement parlé. Je n'y reviendrai donc pas pour le moment, d'autant qu'elle vit encore.

Mais l'autre, Celle que j'ai rendue à la terre mais qui ne l'abandonnera pas et ne fera même pas vivre une cépée de fleurs ! Celle qui fut issue de ma chair, mais que seule mon âme ne pourra désormais atteindre !

Toi, ma fille que, jusqu'à la consommation des siècles, -et même au-delà : dans l'éternité- je dois et devrai bien, malgré moi, situer dans le passé, parmi ce qui fut...

Un rêve sans retour, mais d'autant plus doux et douloureux par cela même !

Toi, Voahangy, collier corallin au fil rompu autour de mon nom.

Tout à l'heure, je te cherchais vainement parmi les enfants de ton âge - mais tu n'en as plus -, qui, devant leurs parents, bordaient les rues en fête ; j'y cherchais tes yeux naguère encore ouverts à tout et de tout émerveillée... j'y cherchais, j'y cherchais - mais que n'y ai-je cherché qui ne

Le lin ? la laine ? - Ni l'un ni l'autre. Ni, non plus, des songes. Une vague, une insignifiante soie !

15 Avril

Le tombeau découvert jeudi au milieu des herbes... Ce tombeau qui appartient pas aux miens, mais si beau, si émouvant, si "œuvre d'art" et qu'eût aimé avec moi un Géo Vallis...

Debout contre l'une de ses portes de pierre noire, je me l'imaginais mienne; et je me disais que là dormait ma fille.

Mille anthères d'humbles plantes sans nom offraient à l'aigre vent du matin leurs poches de pollen et, s'agitant à mes tempes, semblaient m'assurer silencieusement d'autres promesses florales...

Pourquoi, tandis que je voyais par la pensée cette naissance ininterrompue de fleurs promues à la garde de ceux qui ne sont plus, pourquoi m'arrivera-t-il subitement de songer à tel ultime désir du divin Keats ? Était-il pour moi, était-il pour Voahangy, ce souhait de sentir croître sur la poitrine toute une cépée de marguerites blanches ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Je ne savais pas surtout.

Et j'ai précipitamment rejoint ma famille vivante. Celle qui, je ne saurais dire où, avait cueilli des corolles de neige et de fiancée et en avait plein les mains.

13 Juillet

Dehors c'est le vacarme, c'est le tumulte de la multitude. Un vacarme, un tumulte de joie et de réjouissances. Ah ! comme ces mots jurent entre eux ! mais pour quelqu'un qui a le cœur

/ - Mais peut-être aussi, poursuivais-je, que, fourbu par son labour de prolétaire, le mari...

J'en étais là de mes réflexions lorsque, d'un pli du drap, sortirent deux bras nus. De beaux bras adorables aux tons de ~~fruits~~ fruits.

Je souris, mais avec quelque chose de si oppressé au cœur que je fermai les yeux. Quand je les rouvris, je vis que les mains en question s'étaient armées d'un rouet et qu'elles filaient...

- Le reste des songes de la femme, sans doute ?

Et des vers de Le Roy effleurèrent ma mémoire.

Puis, avec un peu d'effroi, avec davantage de curiosité :

- De quelle région est-elle native ? Ou serait-elle déjà vieille ?

Les mains continuaient à filer.

- Si c'était du lin ou de la laine, comme cela évoquerait, à quelques syllabes près, ce beau poème chanté jadis à l'ombre de :

Idilia... neque nent !

et qui commence ainsi (3 temps pour rien) :

La fileuse au bleu de la croisée.

Les doigts, les frêles doigts s'arrêtèrent. Recroquevillée sur elle même, je vis soudain une bien vieille femme sortir du lit comme en titubant.

A deux notes de crier, comme de douleur, j'eus encore la force de me murmurer en fuyant

Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais...

plein que j'étais encore de la tiédeur d'une nuit guère reposante, je considérais longuement des alentours. Des monts bleus et chargés de brume, mes yeux allaient aux plateaux verts de riz. Puis, peu à peu, aux maisons voisines, aux arbres de leurs jardins.

Les volets en bois bleu d'une loggia ridicule s'ouvrirent soudain. Des bras nus apparurent furtivement, l'espace d'une seconde. Puis, sur un lit tout de blanc couvert, je vis une forme humaine étendue au milieu d'un amas de dentelles. La tête en était dissimulée sous une étoffe bariolée de broderies prétentieuses.

J'attendis un moment. J'étais curieux, malsainement curieux le lit était à deux places et occupait au moins les 3/4 de la loggia bleu passé - dont je ne voyais pas, au reste, le quart resté libre mais qu'il me plaisait d'imaginer encombré de malles repliées de linges sales.

Et dans ce vaste lit, il n'y avait qu'une seule personne.

Je me perdais en suppositions. Il me souvenait d'avoir appris (par qui ?) que dans notre entourage vivaient des femmes galantes, des putains à cent sous. Je me disais : "Celle-là, sans doute, en est une". Mais le luxe relatif de sa "devanture" ne me permettait pas d'en être sûr et encore moins d'y croire.

- Serait-ce alors la femme d'un petit employé laborieux ? me demandais-je encore. Son mari serait déjà parti, matinal comme l'oiseau des sables...

De ma véranda, il ne paraissait pourtant, à en juger par l'ordre à peu près intact du lit, que la nuit n'y avait été témoin d'aucuns ébats.

Anonymat factice, du reste, en réalité - puisque le style, puisque le ton n'aurait cessé d'en lacérer le voile et d'en triompher...

Etre soi-même dans la foule anonyme, unanime, de ces hommes et de ces femmes de blanc vêtus comme le ciel quelquefois.

Y être reconnu lys parmi les lys, oiseau parmi les oiseaux.

Un ton, une voix, s'élevant de la rumeur confuse...

27 février

Ce matin, au réveil, comme bien des fois à pareille heure, depuis que nous sommes dans cette maison blanche située dans le quartier dit "Au petit oranger", de notre vérandah.

Il ne faisait pas assez chaud pour la saison, ni assez frais pour l'heure matinale. Un temps "inqualifiable". On eût dit que le vent lui-même songeait encore au sein des feuillages lourds de rosée.

Nul oiseau, nul bruit d'ailes - à propos, à quelle heure du jour, (la nuit, les messages palladiens se font sans cesse entendre) et à quelle époque de l'année, voit-on donc des oiseaux à Tananarive ? Camo a eu bien raison, à mon avis, de dire que notre ciel y est hostile...

De notre vérandah. Dans le coin N-E où des piments créoles achèvent de mûrir parmi la "crespelure" de deux beaux pieds de persil. Et de se nourrir d'elles-mêmes, de leurs propres réserves, trois touffes de fuschias sauvages de rocher dont la triple voûte émet au soleil comme des reflets de nègre dans l'eau...

Me faisant petit pour ne point avoir à frissonner tout

Je me chante, je me pleure ces syllabes de feu et de rêve :

A quelle étoile blanche, à quelle nébuleuse,
annonce d'une nuit pacifique et de songe,
donnerai-je ton nom, fragile voyageuse
d'une cité sans fin qui d'azur se prolonge ,

Et vers la Cité sans fin, vers Là-bas, je dirige mes yeux
secs d'être si enflammés ! Et il me semble revoir (ou reconnaître) l'éclat sidéral et funéral chanté par Quillard... Et je continue :

" Une étoile. Une seule étoile. O funérailles"

nous murmure depuis cette aurore tragique
qui a mis entre nous les septuples murailles,
Quillard, en sa plus belle et secrète musique !

Mais le silence, soudain, se fait en moi. Nul écho, nulle suite : on dirait que le Dieu mort, après s'être un instant complu à ma complainte, est allé à tout jamais rejoindre Pan !

Retombé de si haut, j'ai encore la consolation de me modular deux vers de l'amer, du sage Poulet :

Il faut savoir mourir, Faustine, et puis se taire.

Mourir comme Gilbert en avalant sa clé.

- Ta clé, pauvre Voahangy, dis-je tout bas à une ombre, à l'Ombre ta clé est plutôt celle du mystère de ta fin subite.

3 janvier 1934

... Mais, au fond, en vérité, je désire tant me débarrasser de tous ces oripeaux chrétiens et occidentaux ! Rester seulement, uniquement, purement Malgache, Hova, et ainsi, en initiale, rejoindre l'anonymat conféré par le R. racial.

encore régie par la saison pluvieuse qui ne fait, depuis plus d'un mois, que menacer - rien ne se comprend plus ici... tout a changé, tout change : les choses, comme les hommes et comme les Temps !

Je trompe le sommeil sur notre façon de belvédère vers lequel s'élançe une jeune vigne et d'où l'on domine la mystérieuse poussée de l'ombre dans la verdure océane.

Mes yeux se refusent à pénétrer plus loin, et c'est à peine si, ne les habituant pas aux ténèbres, j'arrive à discerner une énorme fleur, à portée de mes mains, des feuilles qui l'entourent ; à peine aussi si, de loiq̄ m'aveugle tel éclat de phare qui se perd aussitôt ou se résout...

Ainsi nous étions, ma fille et moi, tournés vers l'Est perdu, chaque fois que la sérénité du dehors nous y appelait.

...

Je me fais apporter de la lumière. Elle tremblote et fait couler du suif, près de moi, sur ce banc où s'entassent bien des choses parmi lesquelles je reconnais un vieux casque qui lui a appartenu.

...

Cette lumière vacillante et que la moindre brise rend comme morte !

Vue d'un peu plus loin que de ma place, elle ressemblerait bien à l'une de ces étoiles que je vois.

...Un quatrain s'ordonne, puis un autre, puis un autre, - mais les plus beaux sont certainement ceux que je cherche encore que déjà je pense, mais que sans doute je ne parviendrai jamais à aligner, à arracher aux liens de l'émotion !

la naissance du grand jour de marché de Tananarive.

....

Passai à l'Imprimerie à 7 heures. En sortis une 1/2 heure après, la commande passée. Allai chez Etienne où choisis la plus belle et aussi la plus sobre couronne. Achetai en même temps 2 mètres de soie blanche.

Revins vers 8 heures 1/2 avec tout cela aux bras. Un tas de monde était déjà dans la maison.

.....

Mais il y a tout un livre à écrire sur notre douleur !

Pour le moment j'affirme que nul n'est réellement père - et nulle, réellement mère - sans avoir perdu une de leurs oeuvres de chair et de sang !

- Je ne veux pas avoir l'égoïsme d'ajouter, de préciser :

"Si surtout leur enfant ne leur a pas été ravi, comme Voahangy, volontairement, par malveillance !"

Car notre chère petite mourut empoisonnée. La Sûreté Générale en sait quelque chose, -tout-, Tananarive aussi.

Pourtant, -ainsi que je l'ai écrit à Camo qui nous avait envoyé une belle et émouvante lettre de condoléances et d'excuses - la vengeance, tout comme le jugement, dans une affaire aussi grave, je la considérais comme divine.

D'accord avec ma femme, et bien que nousussions d'où était parti le geste criminel et qui il fallait frapper en revanche, nous n'avons pas porté plainte - même contre inconnu.

Cela n'aurait même pas fleuri notre petite tombe !

7.12

Une nuit si pacifique, peut-être parce qu'elle n'est pas

à plusieurs autres choses.

Le corps de l'enfant était des pieds à la tête, couvert d'innombrables petites tâches rouges.

Quand je surpris un de ses doigts sur la "peau des yeux" de Voahangy, je compris que tout était fini. Du reste, il finit par dire lui-même :

- Il n'y a plus aucune réaction !

Sanglots dans toute la chambre !

Mais moi, j'avais les yeux secs, le coeur me serrant horriblement ! J'avais comme perdu la tête. Je courus près de ma fille, bousculant tout et tous, et la pris dans mes bras !

- Du calme, mon pauvre ami ! me dit Ramangalahy, ému lui-même, en me saisissant par une épaule. Laissez-la tranquille, cela ne se fait pas n'est pas des coutumes des hommes !

Je remis le corps de mon enfant en place, bien malgré moi, puis, après l'avoir contemplé longuement, vint m'accrocher au cou de mon petit père qui bramait, lui aussi, de douleur.

On se sépara un instant après, pour aviser toute la famille.

- Idiot ! triple idiot ! lançai-je méchamment, mais entre les dents dans la direction du Médecin qui sortait. Tu n'es même pas capable de ranimer mon enfant qui n'est pas encore morte !

Et aussitôt je me mis à allumer notre petit réchaud à pétrole.

- Elle n'est pas morte, Mary ! je lui redonnerai tous ses sens ! Tu vas voir, après le lavement, qu'elle est encore en vie, qu'elle n'est qu'en syncope !

à plusieurs autres choses.

Le corps de l'enfant était des pieds à la tête, couvert d'innombrables petites tâches rouges.

Quand je surpris un de ses doigts sur la "peau des yeux" de Voahangy, je compris que tout était fini. Du reste, il finit par dire lui-même :

- Il n'y a plus aucune réaction !

Sanglots dans toute la chambre !

Mais moi, j'avais les yeux secs, le coeur me serrant horriblement ! J'avais comme perdu la tête. Je courus près de ma fille, bousculant tout et tous, et la pris dans mes bras !

- Du calme, mon pauvre ami ! me dit Ramangalahy, ému lui-même, en me saisissant par une épaule. Laissez-la tranquille, cela ne se fait pas n'est pas des coutumes des hommes !

Je remis le corps de mon enfant en place, bien malgré moi, puis, après l'avoir contemplé longuement, vint m'accrocher au cou de mon petit père qui bramait, lui aussi, de douleur.

On se sépara un instant après, pour aviser toute la famille.

- Idiot ! triple idiot ! lançai-je méchamment, mais entre les dents dans la direction du Médecin qui sortait. Tu n'es même pas capable de ranimer mon enfant qui n'est pas encore morte !

Et aussitôt je me mis à allumer notre petit réchaud à pétrole.

- Elle n'est pas morte, Mary ! je lui redonnerai tous ses sens ! Tu vas voir, après le lavement, qu'elle est encore en vie, qu'elle n'est qu'en syncope !

chez le docteur...

...Mais j'ai oublié un détail : après le baiser si long et si doux de ma fille, la voyant si faible et défaite, une idée me passa un instant par la tête. Je la confiai à Mary :

- Sa grand'mère veut la reprendre, mon amie ! J'en suis sûr : nous ne sommes pas allés sur sa tombe hier, le jour des morts !

Et, courant dans la grande salle, j'y pris de l'eau fraîche et vins l'asperger du côté du coin dit des ancêtres...

Est-ce cela qui a précipité les événements ? Je l'ignore. Dans tous les cas, je développerai cela une autre fois, ailleurs...

Nous sommes allés, Dadamparany et moi, aussitôt chez Raman-galahy.

Une heure après, nous étions au chevet de Voahangy qui était toujours inanimée.

Plutôt, j'y ai précédé les deux hommes d'un bon quart d'heure. Mary m'accueillit à la porte en ces termes :

- Dis-moi : que signifient les bruits sourds que j'entends sortir de la gorge de Voahangy ?

- Quels bruits sourds, dis-je, en m'y rendant moi-même...

Le médecin frappa. Il entra puis eut un imperceptible sursaut devant l'enfant.

- De l'éther ! de l'éther ! cria-t-il presque après avoir tâté le pouls.

Puis, après avoir ausculté le cœur :

- Non, c'est inutile ! Plutôt de l'alcool !

Il en frictionna le cœur, se démena encore en procédant

de cheveu de pleurer. Ce voyant, revenue à de meilleurs sentiments... -mais non ! ce n'est pas le mot,... mais aussi bien que dirais-je à la place ? - Ma fille sourit de nouveau.

- Pourquoi me bat-tu, mon enfant, ma chère Voahangy ? lui balbutiai-je.

Elle se releva encore, plus preste, plus volontaire et plus forte qu'avant...

- Voici alors, Père, un baiser, un bien doux baiser ! me dit-elle en s'accrochant longuement à moi, rachetant sa gifle par une ineffable, une inoubliable tendresse...

Je l'aidai à se recoucher. Elle avait effroyablement pâli.

- Mary ! Mary ! Elle va ravoire ses convulsions ! Vite, de l'alcool pour lui frictionner les mains et les pieds !

Il était 2 heures 15 en punto.

Les doigts de l'enfant se crispèrent. Ma femme et moi les frictionnions sans cesse.

Ses yeux nous regardaient. Ils étaient comme embués de larmes.

- Un médecin, mon ami ! Un médecin !

- Te laisser seule en ce moment ? Mais non, ma chère !

Nous frictionnions toujours les belles petites menottes. Les yeux nous regardaient toujours, -d'un bleu inouï, d'un bleu d'azur qu'envelopperait une légère couche de nuage.

7 minutes après, à 2 heures 22, plus de convulsions, moins de pâleur...

Je m'habillai en hâte et vins courir chez Mère pour aller

plutôt à s'oublier au milieu de transes inhumaines !

Voahangy demande sans cesse à boire. Et elle hoquetait...

- Je vais rentrer, disait-elle en fermant les yeux à demi et en tendant sa main à sa mère.

Puis :

- Je souffre ! Le ventre me brûle ! Je meurs ! Père ! Mère ! Des cataplasmes chauds ! Des inhalations ! De l'eau !

Mais chaque fois que Mary lui offre à boire, je vois que l'enfant souffre davantage.

- Assez de cette eau, mon amie ! Tu vois bien que cela ne lui fait aucun bien...

Alors ma femme de réconforter qu'il n'y a plus ni eau, ni Vichy, ni lait.

Voahangy somnole dans ses bras, puis, dans un sursaut, va dans les miens - pour revenir dans ceux de sa mère, et ainsi de suite.

Profitant d'un~~e~~ calme fugace - Voahangy garda toute la lucidité de ses sens jusqu'au bout - je me glissai plus près d'elle vers 2 heures du matin. Ses yeux étaient si beaux, ses traits si calmes... mais comme toute sa petite personne, mon Dieu, respirait la souffrance ! Elle soupira un instant, puis sourit, puis soupira encore. Seule l'expression de ses yeux était... Mais voilà une de ces choses qui vous ~~sagaient~~ ^{sagaient} le coeur, rien qu'en voulant y revenir par la pensée !

Voahangy alors se releva tout entière et, après une rapide hésitation, m'appliqua violemment cinq doigts sur les lèvres. J'en fus abascurdi, fou de douleur. J'étais à un brin

Peu après vinrent mon beau-père et sa femme. On eut un bon petit bout de conversation, ma belle-mère s'enquérant des désirs de l'enfant.

- Des biscuits, grand'mère, et un canard répondit Voahangy.

On se sépara. 17 heures avaient depuis quelque temps sonné.

Mary prit une main de Voahangy, et nous passâmes tous dans la grande salle. Nous mangeâmes avec d'autant plus d'appétit que la petite nous paraissait à tout jamais sauvée.

Revenus dans la chambre à coucher, nous nous y disposâmes pour dormir. Mary, dans le but de donner plus de place à l'enfant, s'allongea à nos pieds - dans le sens de la largeur.

Chacun était en train de somnoler, bougie allumée, lorsque, vers 21 heures, Voahangy se réveilla en sursaut et, les mains entourant "sa petite cruche", s'en plaignit douloureusement et réclama des cataplasmes chauds.

Nous sortîmes tous du sommeil, - Mais moi, avec encore un bout de rêves, et c'est Mary qui s'affaira seule, en réalité, jusqu'à 22 heures.

Quand je me réveillai tout à fait à mon tour, je vis que Voahangy souffrait atrocement et qu'elle changeait sans cesse de place : du lit aux bras de sa mère.

Accalmie vers minuit. Elle se mit à chanter sa chanson favorite - aux paroles déformées par sa bouche malhabile :

Les fleurs de l'oranger

on les a éffeuillées ici !

au lieu de : elles se sont effeuillées ici !

Je repris courage et espoir. Mary aussi. Ce n'était qu'une illusion hélas ! Elle ne tarda pas à s'évanouir, à se dissiper -

qui refit et recomposa sa figure. Immédiatement ma petite Voahangy rentre en possession de tous ses mouvements, et elle put même faire un tour jusque dans la grande salle.

Craignant les effets d'une fatigue possible, je ramenai doucement l'enfant au lit et je tâchai de l'amuser comme faire se pouvait tandis que ma femme vaquait aux petits soins du ménage.

Tout cela, dans l'après-midi.

Comme devinant ma pensée, Voahangy obéissait. Elle reposait même sa belle petite tête contre ma poitrine, et, cependant que je lisais les Contemplations - me flattant de ne point en être là et savourant ces belles choses qui, me disais-je, ne seront que littérature pour ce qui me concerne - elle passait gentiment et tendrement, comme c'était son habitude, ses menottes caressantes dans mes cheveux.

A la chute du jour, notre blanchisseuse parut. Relevant un peu la tête, l'enfant répondit au salut formulé avec des mots pleins de santé et quelque peu espiègles.

- Voahangy est gâtée par vous, Seigneur ! me dit Rafara en riant, et, s'adressant à la petite convalescente :

- Tu fatigues trop ton père, vilaine !

- Laissez-là faire, répondis-je pour deux. Je condescendis, voyez-vous, Rafara, à tous les caprices de cette vilaine petite Voahangy.

Et tous de rire, mon enfant la première qui, en même temps, offrait ses mains à la blanchisseuse en disait :

- Veloma, Rafara.

Il -ce garçon-là - c'est-à-dire Danceny.

Valmont, Danceny -après Mme de Warens, Claude Anet et le Genevois -tant d'autres...

Et la Marteuil, et Melle de Volanges...

En réalité, maintenant, tous ces noms sont résumés par ceux d'A... et de Bear... (1)

Où allons-nous ? Mais où vais-je moi-même - moi surtout ?

2.12

2 décembre 1933

Voici que, déjà, un mois solaire tout entier est allé rejoindre l'éternité, l'épaississement de tout notre malheur et de toutes nos douleurs.

Un mois révolu déjà que notre Voahangy n'est plus de ce monde - ou du moins, qu'on la reléguée, loin de nous, sous une motte de terre et d'herbes, dans le royaume des pierres, aux côtés des créateurs de ma dynastie...

Et si j'ai attendu l'évolution (d'une) lune avant de relate ce triste et épouvantable événement qui fut aussi imprévu et violent qu'une tempête, c'est tout simplement aux fins de me sentir au strict milieu de mes souvenirs et pour pouvoir composer de leurs fleurs une gerbe... identique, fidèle.

J'ai déjà raconté comment, dès après l'onction, l'enfant eut l'air absolument sauvée à mes yeux, et comment elle eut peu après un sommeil reposant.

J'ai oublié de consigner les bienfaits instantanés et tenant presque du miracle, d'une inhalation d'herbes bouillies,

(1) Bear, son nom abrégé.

Et dans les chambres attenantes, toutes ces femmes plutôt quelconques ou, tout au moins, sans caractère//, sans personnalité nettement déterminée... toutes ces femmes obsédées par l'idée de la mort et fouettées intérieurement par ses ailes lentes mais puissantes - qui savent que la Terre appelle et crie, mais qui, dans un effort fol et vain, se bouchent les oreilles... ou, comme l'autruche, se cachent la tête...

Toutes ces pauvres femmes affolées qui cherchent je ne sais quel fallacieux refuge dans la prière et le chant qui ne font, hélas ! que grossir le cours de leurs larmes sourdes..

Moi qui les contempiais par delà le temps, l'espace et la circonstance réels, je les voyais toutes en noir, et leurs cheveux, longs et ondulants, tressés en nattes majestueuses, tombaient jusqu'à leur cheville...

Et je les voyais plus belles que nature, toutes : embellies par le deuil d'un jeune homme rongé de phtisie...

24.10

Je me penche plus que jamais sur mon cœur et me le mets à nu. Cela sans doute est dû à cet amour à la fois heureux et pauvre qui me hante...

Et tout ce que je lis me paraît avoir été écrit pour moi ! Les grandes œuvres douloureuses surtout, -et tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, s'est brûlé ou a brûlé dans la culture de ce sentiment... Le seul qui vaille qu'on vive malgré tous les tourments qu'il suscite !

Je rêve longuement à la destinée toute de flamme de Melle Louise-Françoise de la Tour - puis, de cause à effet, à celle de Mme de Warens... Claude Anet et Jean-Jacques sont là, et

Se refaire, se retremper dans la Nature. Oublier ce siècle et son bruit débilitant. Vivre quelques jours bucoliques et tâcher de surprendre et la naissance et la mort du jour dans les branches lourdes de rosée ou de frimas - et de nuages.

Redevenir ANGE - c'est-à-dire SOI-MEME.

Et l'aller reperdre dans la cohue où l'on n'est que poussière et sable.

26.6

Qui donc avait dit qu'une image enclose dans un de mes poèmes traduits du hova était fausse ? La voici :

Beau comme une femme en deuil et comme un jeune homme moribond.

Il n'avait qu'à venir avec moi, hier soir, au chevet de mon propre cousin par alliance Andriamasy. Celui-ci, rongé par la phtisie, avait ^{perdu} fait connaissance depuis jeudi et, à mon avis, était entré dans le coma le même jour.

Dans une grande chambre où la lumière était tamisée par de grands rideaux pourpres, sur un lit bas dont le drap blanc était comme déjà hanté par la mort, il gisait inanimé : les yeux ouverts sur l'infini serein de l'au-delà, et la bouche ouverte comme pour faciliter la fuite d'une vie récalcitrante. Un front mat et pâle. Un nez affinié par la respiration devenue imperceptible. Loin de la poitrine où le cœur n'était plus que rêve ou que repos, des doigts habitués à manier les fleurs mais maintenant réduits à filer de l'ombre pure.

Et mon cousin était beau, d'une beauté tragique de couchant et d'automne - lui si plein d'aurore et de printemps encore !